

LE IPPON

→ TEXTES :
EMMANUEL CHARLOT
→ ILLUSTRATIONS : NICO

Le ippon, un point c'est tout

SELF-DEFENSE TRADITIONNELLE À SON ORIGINE, LE KARATÉ EST DEvenu ART ET BUDO
- VOIE D'ACCOMPLISSEMENT. SYMBOLE ET MOYEN DE CETTE ÉVOLUTION ? LE IPPON.

AU CŒUR DE L'ÎLE D'OKINAWA, À LA RUDE ÉPOQUE DES DÉBUTS DU KARATÉ, ce que l'on cherchait dans la frappe, c'était le KO, dur et définitif. La boxe venue de Chine que l'on pratiquait alors n'avait d'autre raison d'être que de permettre aux pratiquants d'éliminer leurs adversaires, des ennemis. On travaillait à courte distance, avec des saisies, des contrôles, des « kento » durcis par l'entraînement au makiwara pour être plus redoutable à l'impact, selon la stratégie traditionnelle de l'efficacité. Cette école continue à être la source originelle du karaté, une source dans laquelle on ne peut que puiser aujourd'hui encore, pour deux raisons essentielles, l'une bonne, l'autre meilleure. La première est que le karaté est une self-défense formidable et qu'il y a sans doute du sens, même dans une société civilisée et moderne comme la nôtre, à être capable de se défendre à poings nus. La seconde est que dans la perspective du budo, la vérité est essentielle pour ne pas se tromper de route. Et

la vérité pour un expert martial, c'est sa capacité effective à faire ce qu'il prétend être capable de faire. Néanmoins le monde a changé. Même quand il est pratiqué « au contact », les protections, l'arbitre, le ring l'orientent vers la problématique de la boxe sportive, ses points marqués, ses enjeux tactiques, ses motivations différentes... Quant au karaté traditionnel, dans sa quête du non-contact, n'aurait-il pas perdu le « contact » avec ses motivations originelles ?

Et le karaté devient un art

C'est un risque sans doute. Et par égard pour la vérité au cœur de la recherche du budo, il est bon que les experts continuent d'approfondir dans les voies traditionnelles et originelles, pour se préserver des dérives les plus criantes, liées à la superficialité des règles sportives, des limites pédagogiques, des a priori méthodologiques... Néanmoins, si dans son évolution le karatéka moyen a perdu un peu de sa rudesse, il a aussi conquis quelque chose. Quoi donc ? L'art du ippon.

Deux adversaires se font face et s'éprouvent, une égalité en miroir dans un jeu mouvant de déplacement, de gestuelle, pondéré par le geste, le déplacement adverse. Et puis c'est le décalage, la « crise de temps », le moment où l'adversaire s'est laissé prendre à une feinte, un rythme, et dans la seconde même, a été tranché, fendu ! Tranché ? C'est qu'en montant d'Okinawa à Tokyo, la « Main de Chine » (sens originel de l'idéogramme « kara », transformé par la suite en « main vide ») a changé de culture. C'est l'idéal du sabreur samouraï, magnifié par la légende, semant la mort millimétrée autour de lui sans un geste de trop, sans un pas de côté qui s'est imposé. Cette vision, héritée de l'escrime particulière des Japonais (et aussi de la longue proximité entre les guerriers et les penseurs du bouddhisme zen) a influencé toutes les pratiques martiales du Japon, et bien sûr, le karaté, discrètement transformé par cette vision. Comme pour les sabreurs du passé, les kendokas aujourd'hui, on

cherche à l'entraînement le « geste parfait », celui qui affirme dans l'instant la supériorité totale de l'un des protagonistes, plus juste dans sa posture mentale, plus maître de lui-même et de sa technique que l'adversaire. Le coup est gagnant avant même d'être frappé, manifestation de maîtrise posturale et d'autorité à l'orientale – de « ki ». Comme le sabre qui tranche, la « main vide » trouve son chemin et tue – une mort qui n'était pas forcément symbolique dans la perspective de départ, mais qui ne pouvait que le devenir, à mesure que la nécessité de vaincre dans la réalité s'estompa. Progressivement, on s'interroge un peu moins sur la capacité réelle du geste à assommer l'adversaire, mais toujours plus sur sa capacité à le confondre par la maîtrise du rythme et de la distance, par la subtilité d'un enchaînement, la précision et la pureté d'une trajectoire. Dans la mentalité japonaise, l'efficacité a toujours eu quelque chose à voir

LE IPPON

avec la notion de pureté. Pureté des intentions, de la posture mentale et physique, perfection dans la simplicité du geste juste. Dans ce karaté-là, on cherche désormais à « marquer le point » – mais ce point n'est pas celui d'un vulgaire décompte, c'est le coup net, porté avec force et précision, dans une participation totale du corps et du mental, énergie maîtrisée et exprimée de telle sorte que l'adversaire s'en trouve « traversé ». C'est un coup de sabre, désormais, plus qu'un coup de poing, mais c'est surtout une quête : celle de l'unité parfaite, du cercle, du centre, de la perfection. Un ippon, c'est un point et un point, c'est tout. C'est la totalité de la perfection qui est recherchée dans cette vision-là. En karaté, comme au kendo par exemple, si le ippon, n'est pas complet, s'il n'est pas parfait, n'est rien. La main devenue

nos prédécesseurs, c'est dans une perspective « gratuite », on pourrait dire idéaliste, que nous cherchons à tendre vers ce geste parfait. Ce que l'on y trouve alors ? L'exultation, sans doute, de l'avantage pris sur l'autre, mais aussi l'expression fugitive de la beauté et de la magie du monde. Même quand il est simple, le ippon est beau. Il est beau, parce qu'il est juste et parfait, dans l'instant, dans l'espace, dans la situation présente. Et pour celui qui marque, c'est une connexion très intense, même si elle est brève et mêlée au goût de la domination, avec cette justesse, cette beauté, cette perfection. Qui n'a pas le souvenir ancien – parfois même le premier grand souvenir d'une pratique qui devient passion à partir de cet instant – de son premier ippon parfait ? Avoir senti une fois un adversaire « s'effondrer » sans même avoir été

karatéka a gagné dans la transformation du karaté d'Okinawa des origines – sous l'influence japonaise et dans sa dimension universelle – c'est d'avoir pu accéder à un autre monde : le ippon, c'est de l'art.

Sans ippon, pas de budo

Les règles sportives hiérarchisent avec pertinence le ippon à un, deux ou trois points selon la complexité technique affichée car sur ce chemin de l'exigence « artistique » – on pourrait dire du « sanbon-ippou » qu'il est trois fois un point, pour préserver la métaphore d'unité (c'est d'ailleurs le sens de l'expression, puisque ippon veut dire « un » et sanbon « trois fois »). La complexité du geste, de l'enchaînement maîtrisé, est un facteur de plus dans la démonstration de la supériorité. Une fois ippon, deux fois ippon, trois fois ippon... Maîtrise du rythme et de la distance, maîtrise du geste, qui devient « beau geste », aspiration à la virtuosité chez les plus jeunes, à la sublime simplicité pour les experts, la quête du ippon peut emmener loin le pratiquant dans l'approfondissement des principes, dans le travail sur soi. Chercher sans cesse à réduire la médiocrité résiduelle dans les gestes, dans le déplacement, est une exigence sans limite. Les grands experts, les artistes, cherchent la

vérité cachée au bout de la maîtrise, au bout de l'approfondissement. Ils avancent toujours plus profond dans la pertinence, dans la capacité à faire le lien entre les choses, dans leur capacité physique et mentale à incarner une telle connaissance, qui ne peut pas se dire, mais qui se démontre. Sur ce chemin d'exigence, il y a des vérités particulières à explorer. Celle de la compétition, qui est l'art de marquer ippon dans les règles, la recherche des principes d'efficacité dans une perspective de self-défense... Les anciens le disent, tout est affaire de moment, de centre d'intérêt, de maturité. L'essentiel étant d'être un chercheur. Chercher à marquer le point, pas seulement pour prendre l'avantage, mais pour démontrer à chaque fois ce que l'on a maîtrisé de l'art, la façon dont on l'incarne, voilà la base de notre karaté-do. Exigence donc. Car chercher le ippon n'est pas facile et comprendre les principes qui peuvent y amener est l'aventure de toute une vie. Mais c'est grâce à l'exigence d'un tel projet que nous pouvons approfondir, mûrir, progresser. C'est grâce à son ambition que nous pouvons appréhender toute l'étendue du champ de notre étude. C'est en s'appliquant chaque jour à chercher le ippon que l'on fait vraiment du karaté-do. Sans ippon, pas de « budo », c'est-à-dire, pas de démarche

éducative réelle par la pratique martiale. C'est parce que le ippon nous immerge complètement dans une recherche sans limite sur nous-même, sur l'autre, sur les principes fondamentaux du monde que nous pouvons légitimement espérer en sortir modifié. Sans l'exigence cachée derrière le ippon, ce que nous appelons karaté ne pourrait être qu'un jeu pour enfants et adolescents. Le ippon est une « habileté ouverte » comme disent les professionnels du sport. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de devenir l'expert d'un geste parfait « en soi » (on dit alors habileté fermée), comme en tir à l'arc ou en lancer du javelot, mais expert d'un geste parfait dans l'ouverture à l'autre, dans son opposition physique et mentale. Dans le ippon, l'autre n'est jamais antagoniste, car c'est de l'opposition que se nourrit le geste pour établir sa perfection. Sans la réaction, sans le refus adverse, guidé et manipulé, il n'y a pas de maîtrise. Le ippon réussi n'écrase pas la résistance adverse sous un surcroît de vitesse, de puissance ou de rythme. Rien n'est écrasé, tout est « enrôlé », amalgamé à la réussite du geste. L'adversaire participe en quelque sorte à sa propre défaite, et c'est pour cela qu'il est vraiment « battu » – corps et esprit mêlés. Le ippon organise notre compréhension du

monde (comme la victoire organise la compréhension du monde des compétiteurs) et nous transforme pour le meilleur. Dans la perspective du ippon, le karatéka est l'homme des principes maîtrisés et de leur expression foudroyante et définitive. Une supériorité qui ne se négocie pas et qui n'entraîne pas de rancœur, car c'est celle qui est déterminée par la logique même. Le ippon ne demande pas plus de force, plus de vitesse, plus de mental (même si il faut assez de force, de vitesse et de mental pour pouvoir être le « vecteur » du ippon), pas même plus de technique, mais seulement d'avoir pu, à un moment donné,

conjuguer l'ensemble pour être à la source d'un mouvement juste.

À l'école du combat sportif, on apprend à voir le monde comme un champ clos de duelliste, un monde de batailles à gagner coûte que coûte. Efficace, mais réducteur parfois. Construit dans l'expérience du ippon, le karatéka perçoit le monde à l'aune de cette complexité. Il n'y a plus d'opposition franche, mais quelque chose à construire ensemble, volontairement ou non, dans la perspective idéale du mouvement juste. Marquer ippon dans la vie, ce n'est pas être « plus fort », c'est être décisif, persuasif incontournable. À l'école du karaté-do, l'objectif, c'est d'apprendre à marquer ippon. ■

UN IPPON PARFAIT

Le samouraï était assis au fond de la modeste auberge, dos au mur. Couvert de la poussière de la route sèche et arrivé manifestement d'une longue route, il mangeait sans bruit son bol de riz. Groupé à la grande table de l'entrée, les joueurs de dés l'observaient du coin de l'œil. C'était une bande inquiétante, désœuvrée par cette lourde soirée d'été. Après quelques échanges à voix basse, trois d'entre eux se levèrent, parmi les chefs. Ils s'avancèrent vers l'homme assis. Il ne leva pas la tête à leur approche, absorbé par son repas. Main sur les hanches, un ronin balafre à la tenue négligée se campa devant lui, encadré par un sumo luisant de sueur et un homme qui portait une masse de forgeron sur l'épaule.

– « Vieillard ! N'es-tu pas fou de venir chez nous ! Vas-t'en, profite de notre générosité. Mais laisse ta bourse sur la table et ce sabre qui ne te sert à rien ! »

Le samouraï n'eut aucune réaction apparente. Il se contenta de poursuivre sa mastication sereine.

Mécontent, le chef fit un pas, arrêté brusquement par le regard acéré du samouraï qui avait redressé la tête. Il le vit alors s'emparer en trois mouvements vifs et incroyablement précis de ses baguettes, de trois mouches exaspérées par la chaleur, qui volaient en tous sens. Trois mouches qu'il posa sans un mot sur la table, trois mouches... comme le nombre d'importuns qui se présentaient devant lui. Une conscience aigüe du genre d'homme à qui ils avaient à faire s'empara soudain des agresseurs. De quoi était capable un tel homme avec son sabre, quand on le voyait faire l'impossible avec des baguettes ? Le reflux fut rapide et sans dignité. On le laissa finir son dîner.

« si d'un coup le faucon brise le corps de sa proie, c'est qu'il frappe exactement au moment voulu. »

Jean de La Fontaine (Poète français, XVII^e s.)

sabre symbolique, c'est une nouvelle exigence qui se crée : non pas être plus fort que l'autre, mais plus juste que lui, sans autre contingence que celle de cette aspiration ancienne à la perfection. Largement dégagés des impératifs de la défense de soi qui étaient dans les têtes de

touché, « tranché » dans sa posture physique et mentale, c'est s'être connecté au mystère du geste juste – spontanéité, maîtrise, fluidité, simplicité, pureté des intentions et de la posture mentale... – et d'en avoir ressenti l'émotion spécifique, unique. Ce que le

